

qu'elle se réserve. Mais quelle puissance, quelle force de démon a pu pendant huit longs jours supprimer l'abîme entre nous ? Pour huit jours ou pour jamais, ma bien-aimée ? Je cherche avec soupçon dans toutes tes pages un mot qui m'offense, et l'esprit égaré, je finis par ne plus sentir qu'une chose : c'est que je n'étais pas digne du rêve de ton amour, que je n'ai rien de ta générosité, de ton abnégation. — Pourtant tu m'as ployé, moi aussi, tu m'as chassé hors de ma propre nature, car celle-ci t'aurait blessée par son contact.

Tout autour de moi, le soleil, l'été ! Connais-tu notre été du Nord ? Il a quelque chose d'attendrissant, de douloureux, comme une larme dans les yeux d'un rude guerrier, comme le premier désir de Bruno Hallmuth. Toute ma vie, je m'étais préservé des désirs et des souhaits, parce que je me serais senti humilié de vouloir ce que je ne pouvais seul atteindre ou accomplir. J'étais libre, parce que je ne désirais rien. Maintenant, ah ! maintenant toutes mes sensations et mes pensées se concentrent dans un désir, dans une aspiration vers toi, l'inaccessible !

TON ESCLAVE.

P. S.—Peux-tu continuer à m'écrire ?

Si je ne reçois pas de lettres, je partirai aussitôt pour te joindre. Qu'alors ton château, s'il veut, s'écroule sur moi !

XXXV

Rauchenstein, 11 Juin.

Ah ! Bruno ! tu souffres, et par ma faute ! Oh ! pourquoi nous sommes-nous rencontrés, pour que je te rendisse malheureux ! Tu n'avais jamais encore éprouvé la souffrance, et il faut que, par moi tu apprennes à la connaître ! Je voudrais pouvoir mourir tout d'un coup. Alors tu conserverais de moi un souvenir plein de tristesse, au lieu de ce désir brûlant qui te ronge le cœur. Que faut-il faire pour que tu ne souffres pas ? Je puis porter courageusement ma douleur, mais non la tienne ! J'ai été égoïste de tout te raconter, sans réfléchir que je soulèverais en toi une pareille tempête. Je ne pensais qu'à me faire un appui de ta force, car, depuis que je t'appartiens, je ne puis rien à moi seule, je cherche tout en toi ! C'est ma faute ! je n'ai pas été la femme vaillante que nul orage n'effraie ; au premier éclair, je me suis précipitée dans tes bras comme un enfant craintif ; tu as été épouvanté, parce que tu m'avais jamais vue ainsi, et tu n'as crue frappé de mort. C'est ma lâcheté qui te rend si malheureux ! Sois tranquille ; je ne serai plus jamais indigne de toi ; je ne pleurerai plus, mais je serai reconnaissante de pouvoir te porter dans mon cœur.

Nous voulons tous deux, seulement, faire ce qui est juste, afin de pouvoir toujours garder l'estime l'un de l'autre. Et j'aurais peur, Bruno, si je fuyais la maison paternelle, qu'il ne vint un moment dans notre vie, où tu t'en souviendrais, pour n'avoir plus confiance en moi. Non, je ne peux pas fuir ! Quand tu ne devrais pas me mépriser, je me mépriserais moi-même, et ton plus ardent amour ne pourrait m'en consoler ; je ne veux pas ram-

per devant toi comme une esclave, mais être libre et ton égale. Si, pourtant ; je veux bien t'obéir comme une esclave, mettre mes mains sous tes pas, te servir d'échelon pour monter plus haut ; mais parce que ce serait ma joie de t'apporter en sacrifice ce que j'ai de plus précieux, ma liberté, jamais parce que j'aurais honte devant toi et devant moi-même ! Avoir honte ! je ne puis pas ! je n'y survivrais pas. C'est tête levée que je veux marcher près de toi, et dire avec fierté : "Voilà mon mari !" Peux-tu me comprendre, Bruno ? Ah ! tu es si loin, et tu liras si lentement ce que j'écris, au lieu de le lire d'un d'un regard dans mes yeux. Tu verrais alors que je ne puis vraiment pas.

Notre correspondance n'est soumise à aucune restriction ; mon père m'a dit seulement une fois : "— Je voudrais lire les lettres que tu écris, Ulla."

"Oui, père—ai-je répondu,—" tu peux les lire d'un bout à l'autre il n'y pas un mot que tu ne puisses voir, rien de déshonorant dont j'ai lieu de rougir. Mais, si tu l'exigeais, ce serait pour moi le plus terrible des humiliations, comme si j'avais perdu ta confiance.

"—Qui te dit que tu ne l'as pas perdue ?

"—Oh ! Père !"

Il se tut, et n'en a plus jamais reparlé. Depuis quelques jours, j'ai été sans cesse pourchassée, et je n'en puis plus. Mes heures matinales se trouvent supprimées car mon père m'envoie chercher dès cinq heures pour la promenade. Il m'a vertement réprimandée d'avoir négligé les leçons des enfants : "—Ou l'un, ou l'autre : tu n'étais pas obligée à l'entreprendre, mais une fois qu'on s'est créé un devoir, il n'y a rien qui puisse vous en délier."

On dirait que tout le monde s'est donné le mot pour ne jamais me laisser en repos. La vieille tante veut me garder plus longtemps ; l'autre veut jouer à quatre mains, et avec cela, elle me répète :—"Repose-toi donc, petite ! tu es vraiment un peu pâle !" — Peut-être cela vaut-il mieux ainsi, car, dès que je suis seule, une lassitude me gagne : c'est comme un poids de plomb ; il m'est impossible de penser ; on dirait que mon cerveau est paralysé. Je deviens distraite, j'oublie sans cesse, et j'ai toujours une réplique irritable au bout de la langue, lorsqu'on me gronde. Personne n'est habitué à me voir si distraite : aussi n'a-t-on pas autant de patience à cet égard que pour mes autres défauts qu'on connaît depuis longtemps. Hulotte seule me laisse un peu de paix ; au lieu de me faire toujours lire, elle me raconte des histoires du vieux temps, l'histoire de son propre amour. Mais les histoires d'amour, je m'en aperçois, finissent si souvent mal qu'elles laissent le cœur encore plus lourd. Je ne peux plus chanter ; mon gosier est trop serré ; aucune note ne sort. On s'est aperçu que j'étais toute changée depuis le festival ; quelle grande découverte !—"Oui",— a dit mon père, sèchement,—"quand on veut faire plaisir aux enfants, ils prennent aussitôt le mors aux dents, et vous jugez des conséquences !"

(A suivre.)